CINQUIÈME ANNÉE. — N° 101 15 MARS 1901 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES

L'ECHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

ENQUÊTE SUR LE MAGNÉTISME

IV

Les piles et les courants

Nous nous sommes posé, dans le dernier numéro, la question suivante :

— Quelle est la *nature* du fluide magnétique humain ?

Et comme nous n'avons, du moins nous le croyons, aucune des prétentions qui caractérisent trop souvent le savant officiel, nous avons prévenu le lecteur que, vraisemblablement, nous ne la résoudrions pas.

Alors, dira-t on, il était bien inutile de la poser.

Non pas. Parce qu'on a la certitude de ne pouvoir atteindre un but, il ne s'ensuit pas qu'on doive renoncer à le poursuivre. Renonce-t-on à trouver le bonheur que chacun sait, pourtant, irréalisable ici-bas ? On y renonce si peu que notre vie à tous n'est guère remplie que de la série de nos efforts vers ce bonheur que nous ne toucherons jamais.

Le progrès, pareillement, ne résulte guère que de la suite de nos élans vers l'idéal, je veux dire vers la vérité, la vérité totale qui nous échappera toujours...

Il n'est pas mauvais après tout qu'il en soit ainsi. Si l'on pouvait arriver à la connaissance absolue, ce serait la fin du monde. Que nous resterait-il, en effet, à faire sur cette terre ?

Continuons donc notre enquête, sans nous occuper du reste, pour le simple plaisir de nous rendre compte, par nous-même, dans la mesure du possible, des faits que nous avons observés.

Et puisque la nature profonde, l'essence même de la « force » qui nous occupe semble devoir — comme l'essence même de toutes les forces cataloguées — nous rester inconnue, recherchons tout au moins comment elle se produit et comment elle agit.

Si nous la comparons aux divers autres modes de l'énergie universelle que l'homme a su asservir à sa volonté, la chaleur, la lumière, l'électricité, il n'est pas douteux que c'est avec cette dernière plutôt qu'avec les deux autres que nous lui trouverons de l'analogie.

Au point de vue de la production du fluide, d'abord, la ressemblance est frappante.

Nous avons vu que l'être humain était une véritable *pile*. Disons mieux, l'être humain est une véritable *batterie*.

Je regrette de n'être ni physicien, ni chimiste, ni médecin, car je vous aurais, d'une façon précise, démontré toute la justesse de cette proposition. Mais, du moins, puis-je le faire, comme on dit, *grosso modo*.

Une des plus fécondes découvertes modernes est celle des cellules du corps humain. Il est démontré que tous les êtres sans exception sont formés de cellules. C'est l'agregat de toutes ces cellules qui constitue la batterie qui fournit le fluide magnétique.

Seulement, au lieu d'être chargée d'acide et de zinc, cette pile vivante est entretenue par

l'action du carbone et de l'oxygène. Le carbone est fourni par la nourriture et l'oxygène par l'atmosphère.

L'électricité pourrait être définie le *magnétisme minéral*; le fluide émané des êtres vivants pourrait être défini le *magnétisme animal*.

Au point de vue de la façon dont le fluide humain opère, circule, agit, l'analogie avec l'électricité n'est pas moins complète.

Comme il y a des métaux, des corps, plus ou moins bons conducteurs du fluide minéral, il y a des métaux, des corps, plus ou moins bons conducteurs du fluide animal.

Ainsi, nous savons que l'eau magnétisée reste magnétisée, et nous comprenons qu'il puisse exister des pierres, des objets magnétisés; nous comprenons que, comme l'eau magnétisée qui est plus douce, meilleure au goût, plus digestive que l'eau ordinaire, ces objets puissent avoir des actions heureuses ou néfastes pour la personne qui les porte sur elle.

Et cela explique les croyances antiques à la propriété bienfaisante ou fatale de certains bijoux, de certains anneaux plus ou moins magiques, de certaines pierres précieuses.

De même, comme il y a, dans le magnétisme minéral, des pôles d'attraction et de répulsion, il y a, dans le magnétisme animal, des courants sympathiques et des courants antipathiques.

Comment expliquer autrement les sympathies et les antipathies irraisonnées dont tout le monde subit ou subira l'irrésistible puissance? N'est-il pas naturel d'admettre que ces sentiments sont l'effet d'effluves magnétiques vivants, se repoussant et s'attirant d'après des lois encore informulées, mais dont nous pressentons l'existence?

Il y a un fait auquel, pour ma part, pendant longtemps je n'ai pas voulu croire; c'est celui-ci: j'entendais dire souvent à certains orateurs qu'ils puisaient, en quelque sorte, dans leur auditoire les idées et jusqu'aux mots de leurs discours. Je ne voyais dans ces paroles qu'une manière de parler, qu'une image.

Mais, depuis que les circonstances m'ont amené à parler en public, j'ai constaté par moi-même qu'il y avait bien là, non une figure, mais une réalité.

Maintes fois, lorsque je me suis vu devant une foule qu'il me fallait haranguer, j'ai senti, matériellement pour ainsi dire, une sorte d'influx ou d'aspiration qui venait de cette foule et qui, tantôt intensifiait les forces de mon être, tantôt les diminuait ou, pour parler exactement, les *pompait*.

Et, chose étrange, le phénomène ne m'a pas paru lié au degré de sympathie que l'orateur peut inspirer à la foule. D'une foule sympathique, j'ai senti venir l'aspiration qui attire le fluide et vous paralyse en vous vidant en quelque sorte, tandis, au contraire, que d'une foule antipathique j'ai senti monter ces espèces d'effluves qui renforcent les énergies vitales et vous donnent la sensation d'un autre être qui entre en vous.

Ce n'était pas là un simple effet nerveux, et purement subjectif. Et j'ai toujours été persuadé que si on m'avait pesé en ces moments-là, j'aurais, suivant les cas, pesé plus ou moins que mon poids normal. J'en avais l'impression très nette.

J'avoue même que c'est surtout depuis que, personnellement, j'ai constaté ainsi la réalité du fluide et son influence, que je me suis intéressé au magnétisme et que j'ai compris qu'il pouvait être un moyen de guérison, de tonification tout au moins de l'organisme humain...

Donc, l'analogie entre l'*électricité minérale* et l'*électricité vivante* est indéniable. D'où vient, dans ces conditions, que tant de médecins qui, dans le traitement de certaines affections, conseillent si volontiers l'usage de la première se montrent si opposés à l'emploi de la seconde? *A priori*, il semblerait pourtant que l'électricité animale fût bien plus indiquée, au point de vue thérapeutique, que l'électricité minérale...

Il y a là une anomalie qu'on ne s'explique point, un parti-pris étrange.

Il n'est que juste toutefois de reconnaître que plusieurs docteurs ont tenté, récemment, de réagir contre les préventions de leur confrères. Le docteur Tripier, notamment, approuve très nettement l'adjuvant magnétique, dans beaucoup de cas, surtout dans ceux où les organes délicats sont en jeu, et il commence à faire école...

GASTON MERY.

Dans notre avant-dernier numéro (15 février), nous avons publié le texte d'une pétition demandant aux pouvoirs législatifs que les droits des Magnétiseurs fussent définis par une loi. Voici la liste des principales adhésions qui sont, à l'heure actuelle, parvenues à M. Durville, l'instigateur de cette pétition, 23, rue Saint-Merry.

Adhésions collectives

Le Congrès Spirite et Spiritualiste International de 1900 (60.000 adhérents), le Syndicat de la Presse spiritualiste de France, la Société française d'Etude des Phénomènes psychiques, la Société magnétique de France, l'Ecole pratique de Magnétisme et de Massage, le Syndicat des Masseurs et Magnétiseurs.

Adhésions individuelles

MM. le comte d'Aboville, ancien député; le docteur M. Adam; Alhaiza, directeur de la « Renovation »; Allar, statuaire; docteur Arnulphi fils, Nice; Ph. Audebrand, homme de lettres.

Barlet, directeur de la « Revue Cosmique »; docteur Bénard; docteur Berjoan, Vinça (Pyr.-Or.); docteur Bertrand Lauze, Alais; Léon Bienvenu (Touchatout), directeur du « Tintamarre »; J. Blanc, publiciste; E. Blémont, homme de lettres; Boivin-Champeaux, avocat; docteur Bouchet, Saint-Servan; docteur Bouhèben; Bouvier, directeur de la « Paix universelle »; Antide Boyer, député; J. Brieu, publiciste; Brothier de Rollière, ingénieur; G. Buron, adm. de la Soc. Générale.

G. Chaigneau, dir. de « l'Humanité intégrale »; docteur Charvillat, Clermont-Ferrand; Chincholle, vice-président de la Société des Gens de Lettres; Comby, avocat; l'abbé Constantin, directeur du « Sauveteur »; le comte de Constantin, prés. du Congrès magnétique de 1889.

G. Delanne, ingénieur, dir. de la « Revue scientifique et morale du Spiritisme »; docteur Deneuve, dir. de la « France aérienne »; Léon Denis, président du Congrès spiritualiste de 1900, Tours; Desbeaux, de la Société des Gens de Lettres; docteur Desjardin de Régla, dir. de l'« Estafette »; docteur Dupouy, dir. du « Moniteur de l'Hygiène publique »; P. Dupré, conseiller à la Cour de Cassation; Duval, dir. de la « Tribune psychique ».

Docteur Encausse (Papus), dir. de l' « Initiation ».

Fabart, dir. du « Franc Parleur », Montdidier; Fabius de Champville, dir. de l' « Echo du XI[e] arrondissement »; L. de Faget, dir. du « Progrès spirite »; de Faugère, président du Congrès de l'Humanité.

Gaillard, ancien député; docteur Gelma; Ch. Grandmougin, homme de lettres; Mme Lucie Grange, dir. de la « Lumière »; Grouard, avocat, réd. en chef de la « Revue des Tribunaux ».

Docteur Haas, ancien député au Reichstag, Nancy; Harmois, dir. de l' « Avocat »; Hoffmann, corr. du « Publicateur des Côtes-du-Nord »; Clovis Hugues, député.

Issanchou, dir. de la « Plume libre ».

Jollivet-Castelot, dir. de l' « Hyperchimie »; A. Jounet, dir. de la « Résurrection »; l'abbé Julio, dir. de l' « Etincelle ».

Docteur Lalande, Lyon; docteur Lassalette, Pau; J. Lermina, hom. de lettres; Lessard (Verdad), dir. des « Temps meilleurs »; Leymarie, dir. de la « Revue Spirite ».

P. et V. Margueritte, hommes de lettres; Gaston Méry, conseiller municipal, dir. de l' « Echo du Merveilleux »; docteur G. de Messiny, La Vacquerie (Héa.); docteur Michaux, Aubervilliers; docteur Moutin.

Docteur Popleton, Luzarches (S.-et-O.); docteur Portaz, Pont-de-Beauvoisin (Isère).

Rouxel, réd. au « Journal des Economistes. »

Sédir, dir. du « Voile d'Isis »; docteur Speakman, Pau; docteur Surville, Toulouse.

Tergan, dir. de l' « Echo du Magnétisme »; docteur Tripier; docteur Toussaint, Argenteuil.

Albin Valabrègue, publiciste; Vandérist, réd. en chef du « Messager de Liège »; Emm. Vauchez, fondateur de la Ligue nationale de l'Enseignement; docteur Vindevogel, dir. du Journal « Connais-Toi » et réd. au « Médecin ».

Magnétisme et hypnotisme

Dans un mémoire très documenté présenté par M. A. Bouvier au *Congrès spirite et spiritualiste de 1900*, l'auteur, après maintes considérations sur le magnétisme et les magnétiseurs, arrive à établir la différence essentielle qu'il y a entre le magnétisme et l'hypnotisme, et à démontrer que le premier, au point de vue thérapeutique, peut être toujours utile, et le deuxième parfois pernicieux.

Nous reproduisons les principaux passages de ce mémoire qui confirme d'une manière si éclatante les expériences personnelles que notre directeur a exposées dans un des derniers numéros.

« Sur ce terrain solide de l'expérimentation, déclare M. A. Bouvier, il est facile de constater que, malgré les différences de théories, les procédés employés diffèrent peu les uns des autres; ici, c'est le miroir aux alouettes, là ce sont les passes, ailleurs le tout est combiné pour arriver à produire les différents phénomènes de l'hypnotisme qui sont très loin de remplir le cadre de ceux fournis par le magnétisme proprement dit.

Si nous voulons nous rendre compte de la différence qui existe entre l'hypnotisme d'une part et le magnétisme d'autre part, nous arriverons bien vite à faire cesser cette confusion trop regrettable qui fait qu'au nom de la Science, sous un vocable spécial, on croit retrouver tous les phénomènes produits par les anciens magnétiseurs. C'est une erreur d'autant plus grande que les phénomènes hypnotiques dérivés du magnétisme, il est vrai, sont loin, très loin même, de s'identifier avec leurs frères aînés, les phénomènes magnétiques. C'est au point de vue de la thérapeutique surtout que nous pourrons constater la différence existant entre les deux écoles rivales, celle des hypnotiseurs essentiellement soumise aux règles de la science et celle des magnétiseurs soumise aux seules règles de la logique et de la raison sanctionnée par la conscience.

Il ne faut pas oublier que pour l'hypnotiseur, le sommeil est indispensable lorsqu'il veut obtenir des effets; d'autre part, comme par les moyens employés le sommeil ne peut se produire que sur un petit nombre de personnes ou plutôt de malades prédisposées à cet effet, il en résulte forcément que cette thérapeutique se trouve restreinte à un champ de peu d'étendue où il n'est même pas possible de constater des effets certains, et cela, non seulement sur une catégorie de maladies, mais encore sur une catégorie de malades, c'est-à-dire les névropathes et les hystériques; nous pouvons même affirmer que, parmi ces derniers, beaucoup sont rebelles au sommeil provoqué : dans ces conditions, ils ne peuvent ni ne doivent guérir. »

L'auteur ajoute :

« Le magnétisme, qu'il soit attractif, répulsif ou équilibrant suivant les milieux, les temps et les circonstances, synthétise les différentes formes d'une

même force toujours facile à analyser pour le chercheur indépendant.

... Le magnétisme est une force physique qui peut s'analyser comme toutes les forces de la nature : il suffit à l'observateur de se mettre dans les conditions voulues pour en constater la réalité. Certainement, un professionnel est plus à même de parler de cette force que tout autre, aussi savant soit-il dans le domaine de ses connaissances. Un chimiste, par exemple, pourra parler de la composition des corps, un mécanicien de la mécanique, un géomètre des lignes, un physicien de la pesanteur, etc.; mais ni le mécanicien ni le géomètre ne pourront prouver, aussi facilement que le chimiste, que l'eau, le sang, les humeurs, et le reste de ce qui constitue nos individualités, sont autant de corps simples différemment combinés, et il en est de même pour toute chose.

Si, maintenant, nous considérons que cette force physique que nous appelons magnétisme peut pénétrer l'organisme, de même que différents gaz peuvent former différents corps, elle pourra devenir la force physiologique vitale capable d'exciter ou de calmer les fonctions de l'organisme selon les besoins, et, par conséquent, rétablir l'équilibre qui constitue l'état de santé dans un corps désorganisé par mille et une causes différentes.

Est-ce là le fait de l'hypnotisme ? Je ne le crois pas. En ce cas, nous pouvons donc déjà poser en principe, qu'il y a une différence énorme entre cet enfant gâté du monde savant et ce que nous tenons à conserver sous le nom de magnétisme.

Je ne voudrais pas entrer dans de trop grandes considérations pour différencier les deux choses dans leurs effets physiologiques, je craindrais d'être trop long. Contentons-nous de voir ce qui se passe lorsque nous agissons pour rendre la santé.

Sommes-nous hypnotiseurs ? Bien vite nous avons recours à l'action du regard ou bien à un miroir aux alouettes quelconque pour arriver, par suite d'une fatigue cérébrale, à produire un sommeil plus ou moins profond et peut-être plus ou moins vrai. Si, au bout d'un certain temps, le patient ne révèle aucun symptôme de l'état particulier dans lequel nous voulons le mettre, nous le considérons comme un sujet rebelle, nous le laissons avec son mal ou son infirmité, sans plus nous en occuper, trop heureux si nous n'avons pas développé en lui de nouveaux symptômes morbides ; au contraire, le sommeil se produit-il, bien vite nous nous livrons à une foule d'expériences plus ou moins burlesques, dont le but est plutôt de satisfaire notre curiosité en nous rendant compte de la réalité des phénomènes niés jusqu'alors, que de rechercher l'intérêt du malade soumis à notre action pour lui rendre la santé. Je pourrais citer bon nombre de cas venant confirmer ce que j'avance ; du reste, sans remonter aux premiers temps de l'hypnotisme, je pourrais rappeler ce qui s'est passé au château de Tumor (Autriche), où Mlle Ella de Salomon fut endormie de son dernier sommeil en présence de ses parents et de plusieurs médecins qui voulurent la forcer à voir un malade qui se trouvait à Werchetz.

Sommes-nous magnétiseurs ? Nous laissons de côté le sommeil et ses rapports, c'est-à-dire la partie phénoménale, pour nous occuper de suite de la partie thérapeutique. Nous cherchons à influencer le patient directement dans la partie de l'organisme où ses fonctions vitales semblent suspendues par une cause quelconque. Notre unique théorie, au lieu de reposer sur le sommeil pour arriver à surprendre le jeu de la vie, est de faire le bien pour la grande satisfaction de ceux qui souffrent, trop heureux quand notre action médicatrice est couronnée de succès. »

Et M. A. Bouvier résume ainsi son étude intéressante :

« Le magnétisme, comme agent thérapeutique, étant une force naturelle, ne peut être confondu dans son ensemble avec ses succédanés ou ses adjuvants quels qu'ils soient, hypnotisme, suggestion, polarité, etc., etc.

Un fait principal paraît diriger son action, *c'est l'intensité d'amour apporté en face de la souffrance*. Le désir, les idées du malade, ne paraissent que secondaires, le rayonnement de la *volonté émo tante* me paraît le plus grand moteur. »

M. A. Bouvier, dans son mémoire, parle du magnétisme et de l'hypnotisme simplement au point de vue de la thérapeutique ; il est certain qu'envisagés d'une façon plus générale, ces deux termes scientifiques d'une même force éveillent d'autres idées, et font découler de leurs théories d'autres résultats pratiques ; mais ce mémoire n'en est pas moins d'un intérêt capital, basé qu'il est sur des faits précis et des données précieuses.

E. M.

UN PEU D'ASTROLOGIE

En cette première année d'un nouveau siècle, chacun serait heureux de déchirer le voile de l'avenir pour entrevoir d'avance ce qui demain sera le présent.

Le nouveau siècle ! Est-il dans sa première année ou bien a-t-il déjà un an ? Tout est de savoir si on met 1 quand il a vécu ou quand il va vivre. Sommes-nous dans une idée de nombre ou d'ordre ? Sommes-nous dans les adjectifs numéraux cardinaux ou les adjectifs numéraux ordinaux ? Devons-nous classer ou qualifier ? Est-ce un ? ou premier ? Moi qui m'appuie sur la vie humaine, je dis *un*, quand il a vécu *un*. L'enfant est zéro quand il vient au monde...

Mais bah ! je ne veux pas entrer de nouveau dans la discussion, discussion qui passionna un pape et un empereur, et le monde entier par dessus le marché ! Ce qui me chiffonne, c'est que vous écrivez 1900 et dites XXe siècle quand vous affirmez être dans le XIXe ! Enfin... Passons. Trop tard pour revenir là-dessus. La généralité penche pour la première année du siècle,

La généralité est la force, la force prime le droit, inclinons-nous et causons.

Que nous réserve-t-elle, cette année 1901, qui va commencer son évolution le 21 mars ? Car l'année ne commence vraiment que le 21 mars, à l'heure où le soleil rentre dans sa première maison, dans son premier signe qui est le Bélier. C'est ce jour-là que l'on devrait s'envoyer des fleurs, s'adresser de bons souhaits et demander à Dieu sa protection.

1er janvier ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

21 mars ! premier mois de printemps. Avez-vous jamais vu une vie commencer par la vieillesse, l'hiver ? Le renouvellement de l'année c'est une année qui vient au monde. Or, jeunesse, fraîcheur, printemps ; donc, 21 mars, commencement de l'année, premier jour de l'an.

L'année sera terriblement mouvementée. Elle sera sous l'influence de Mercure, l'astre le plus remuant, le plus taquin du ciel.

Ecoutez ce que Flammarion, notre grand astronome, en dit : « Par son mouvement si rapide, Mercure « semble « *jouer à cache-cache* » avec nous ; il ne pa- « raît que pour disparaître, brille un instant le soir « au couchant, se replonge dans les feux solaires, « brille le matin à l'orient, précédant le soleil, re- « tombe dans l'astre flamboyant, s'en écarte de nou- « veau le soir, se montrant ainsi tantôt étoile du ma- « tin et tantôt étoile du soir. L'agilité de son mouve- « ment a fait donner à Mercure des attributions « correspondantes. On lui a mis des ailes aux pieds. « etc., etc. »

On ne peut donc mieux commencer un siècle. Le mouvement, le travail, l'argent, le métal! car Mercure inspire les affaires, le grand commerce, la grande industrie. Cette planète sera au ciel presque toute l'année, et le mois d'août surtout sera tellement influencé par lui, que nous aurons à être très prudents au point de vue des affaires d'argent.

Du reste, le siècle qui commence est le siècle de l'argent par excellence.

Si nous voulons nous en référer aux rêves de saint Jean dans l'*Apocalypse*, nous voyons que nous sommes arrivés au tour du cheval noir. Le cheval blanc, la conquête; le cheval roux, la guerre; après avoir conquis, il faut se battre et s'entretuer pour garder ou rendre; la révolution, les guerres du premier Empire. Le cheval noir, maintenant, qui, d'après saint Jean, était monté par un cavalier se tenant en selle et porteur d'une balance, signe de commerce, de disputes, de procès. C'est maintenant la bataille des intelligences, au plus habile, au plus adroit, l'or !

La guerre du Transwaal. Ce n'est pas un pays qu'on veut, ce sont ses mines d'or. Mercure cette année va arranger tout cela. 1900 était sous l'influence de Vénus. Je vous avais annoncé des grèves, car Vénus est paresseuse. Cette année, Mercure va changer les choses; mais ne croyez pas que ce sera par le travail, non, non, ce sera par la ruse, la malice, le vol. Il veut être riche, Mercure; mais, comme dit Camille Flammarion, il joue à « cache-cache » ; il veut être riche, mais les autres doivent travailler pour lui. Année terrible au point de vue de l'argent. Soyez prudents : grandes ruines ou grandes fortunes.

Le XIXe siècle s'était ouvert sous l'influence de Saturne, mort, ruine. Attention.

Ce siècle ne sera pas le siècle de la force, de la virilité, ce sera le siècle de la ruse, et je dois dire ruse intelligente. Pas besoin de cœur, un cerveau, savoir compter. La force est aux mathémathiques, à la vitesse, à l'électricité, Mercure toujours.

Ajoutez à cela que Mars n'a jamais été si près de nous, et son influence irrite violemment nos êtres. Jamais la créature humaine n'a été si nerveuse.

On a été obligé, pour classer les surmenés, de créer le mot neurasthénie. Est-ce que vous pensez que nos pères étaient neurasthéniques, nos bons et braves Gaulois, forts et gais ? Aujourd'hui irritabilité toujours, et colère, et emballement, et duels, et entre frères, on s'entretue. Plus de gaieté ! Mars en s'approchant de nous enflamme nos cervelles et nous ne regardons pas, nous crions, avant de penser, avant d'agir.

Nous sommes incapables de prévoir, ainsi que les Pharisiens et les Saducéens d'antan, les conséquences des signes apparaissant au Firmament. Les nuages s'amoncellent du côté du couchant, pronostiquant une pluie de sang, et nul ne semble prendre garde au conflit probable des peuples de l'Occident ; le vent du midi souffle, effleurant les burnous musulmans, soulevant les banderilles espagnoles, et l'on ne craint pas le simoun qui étiole et détruit nos civilisations.

Par la discorde négligence gauloise, sera passage à Mahomet ouvert, déclare le vieux prophète Nostradamus dans une de ses centuries, et les bons Gaulois continuent à se disputer pour des vétilles, au lieu de regarder d'où vient le vent.

La plupart des siècles débutent par une coalition générale contre la France, et, sans remonter au déluge, interrogez les sept derniers siècles, leur début.

XIIIe siècle, sans Bouvines, c'en était fait de notre France ; au XIVe, Philippe le Bel et les Templiers ; au XVe, la guerre de Cent ans ; au XVIe, les coalitions formées contre Louis XII, les guerres d'Italie ; au XVIIe, la ligue contre Henri IV ; XVIIIe, les coalitions contre Louis XIV et l'effroyable désastre de Malpla-

quet. Sans Denain, c'en était fait de notre France ; au XIXe, les alliés ! Notre sol foulé après Waterloo. Aujourd'hui XXe, interrogez et voyez. Eh bien, Mercure inspire les politiques, les diplomates : tout va rentrer dans l'ordre; mais je ne vous dis pas qu'on ne se disputera pas terriblement.

En novembre, Mercure se rencontrera avec Saturne et Jupiter, conjonction violente qui pourrait être décisive au point de vue d'une évolution sociale ou d'une révolution. Nous ne serons pas tranquilles cette année.

Le cheval noir de saint Jean est certainement l'annonce du cheval vapeur, incarnation industrielle de la noire monture apocalyptique et qui porte le détenteur de la Balance où se pèsent à la fois les produits et les consciences, avec, pour contre poids, l'or nécessaire à l'achat de tout, à un prix déraisonnable et rémunérateur.

Cette année pas beaucoup d'enfants, mais des garçons plutôt. Je vous affirme qu'avec cette influence planétaire ils seront des gaillards, malins, intelligents et, je le crains, un peu violents, mais quand la violence se borne à l'énergie et à la volonté ferme, ne nous en plaignons pas.

A. DE THÈBES.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

**** Les démons de la foudre.*

L'Hiver s'en est allé sous sa belle pelisse blanche, riant dans sa barbe de gel de la déconvenue du club des patineurs, qui préparait une grande fête et auquel il fait la même niche tous les ans. Car le bonhomme Hiver, quoique très dur aux pauvre gens, est un joyeux et malicieux compère; et beaucoup de vieux bons hommes sont ainsi.

C'est, maintenant, les giboulées. Cinq cent mille parapluies circulent dans les rues de Paris, font des attroupements aux stations d'omnibus et des appels désespérés aux cochers pleins de dédain. De tous les points de la province on annonce des orages. La foudre gronde aux quatre coins du ciel, à l'horizon atmosphérique comme à l'horizon politique.

C'est un grand mystère que la foudre. L'illustre Arago avouait qu'il n'y entendait rien. Une intelligence si singulière et si malicieuse semble se révéler dans certaines de ses manifestations qu'on serait tenté de croire qu'il y a deux sortes de fulgurations, très différentes : la foudre ordinaire *vana et bruta fulmina*, que le paratonnerre appelle et dirige, et *une autre*.

Cette autre a joué un rôle extrêmement considérable dans l'antiquité, dont l'histoire est pleine de mystères fulguraux. Elle était vindicatrice, secourable, oraculaire, fatidique. C'est elle qui frappait les sacrilèges, accompagnait de son éclat et de son fracas les voix prophétiques, ratifiait les pactes des nations, annonçait que les dieux avaient entendu un suppliant et lui promettaient de l'exaucer. On sait que les Etrusques avaient acquis l'art de l'attirer ou de la conjurer (*fulmen piare aut cogere*) par des incantations. Pline raconte qu'ils forcèrent, par certaines prières, la foudre à tuer une bête féroce qui ravageait le territoire de Volsinium.

Les historiens et les poètes, notamment Ovide, dans les *Fastes*, attestent que Numa avait l'art mystérieux de faire éclater la foudre dans un ciel serein. Dans les annales romaines, où tous les coups de foudre étaient soigneusement enregistrés avec toutes les circonstances (cela s'est continué jusque sous Constantin), on trouverait des exemples nombreux de cette intelligence mystérieuse de la foudre et de sa docilité à certains ordres. Zozéine raconte, dans son Histoire Romaine, que des prêtres venus d'Etrurie, préservèrent la ville de Nevia de l'invasion d'Attila en faisant tomber la foudre sur le camp du Roi des Huns. Ces mêmes magiciens proposèrent au pape de défendre Rome par le même moyen ; mais le saint Père, après avoir un peu hésité, refusa.

Cette sorte de foudre, certainement, se manifeste aujourd'hui d'une manière moins fréquente que jadis; mais on ne saurait dire qu'elle ait disparu. Un savant distingué, M. le docteur Boudin, médecin en chef de l'hôpital de Vincennes, a publié, il y a une trentaine d'années, un ouvrage fort curieux sur les « bizarreries » fulgurales. On peut extraire des statistiques qu'il contient, une sorte de *psychologie* de la foudre.

Elle frappe beaucoup plus fréquemment les hommes que les femmes (dans la proportion de 10 à 67). Elle s'acharne sur les prêtres, non seulement sur le prêtre voisin du clocher, mais sur le prêtre partout, aux champs comme à l'église, à cheval comme à l'autel ; lorsqu'elle le frappe à l'autel, c'est au moment de la consécration.

Par contre, les Juifs se sont toujours vantés d'être épargnés par la foudre. M. Boudin ne cite pas un seul cas contraire à cette tradition.

Dans certains cas, la foudre semble surveillée et comme contrainte par une force supérieure. Ainsi, elle s'abat sur les magasins à poudre avec une prédilection si marquée, que certains savants ont cru voir là on ne sait quelle affinité. Or, on l'a vue au magasin de Maromme, près Rouen (5 nov. 1775), réduire en planchettes deux tonneaux de poudre, sans produire

aucune explosion. Elle s'est promenée sur la poudre sans l'enflammer. En d'autres circonstances le contact de la foudre et des tonneaux de poudre produit des explosions comme celle de Brescia, en 1769, qui détruisit un tiers de la ville.

En 1715, la foudre tomba sur l'abbaye de Noirmoutier, près de Tours, brisa les toits, fondit deux cloches, en projeta une troisième à deux cents pas du clocher, tua toutes les volailles et vingt-deux chevaux, descendit dans les caves, y défonça plusieurs pièces de vin et remonta au réfectoire où les moines étaient à table ; elle renversa les cent cinquante vases d'étain qui contenaient leur boisson et disparut sans leur causer d'autre mal.

A Angoulême, sous Charles VI, d'autres moines n'en furent pas quittes à si bon compte. La foudre leur enleva leur barbe à tous et à chacun sans qu'ils eussent rien senti.

Voici de bien anciennes anecdotes. Une anecdote plus récente, et qui n'est point attestée par un chroniqueur ignorant, c'est le fait rapporté par M. Babinet et inséré par Arago dans ses *Œuvres*, T. I. Il s'agit d'un ouvrier du faubourg Saint-Antoine qui vit descendre par sa cheminée un globe de feu ayant la forme d'un jeune chat, lequel vint se frotter à ses jambes. L'ouvrier, terrifié, l'évite en sautant çà et là dans sa chambre. Le globe s'élève à la hauteur d'un mètre, s'allonge, décolle soigneusement un papier qui masquait entièrement un tuyau, remonte par ce tuyau et finalement éclate au haut de la cheminée, en produisant une explosion épouvantable. « L'éclat de ce globe, ajoute Babinet, n'était pas éblouissant et ne produisait aucune chaleur sensible ». La science appelle simplement ces sortes de phénomènes des « éclairs en boule ». C'est bientôt dit.

George Malet.

LES GRANDS VISIONNAIRES

Christophe Colomb

Il y a les songeurs qui ont la vision du passé ; il y a ceux qui ont la vision de l'avenir. Les uns assistent, en pensée, à la formation des mondes ; les autres, à la résurrection des continents. Parmi ces derniers, Christophe Colomb a été certainement celui qui, dans tous les temps, eut le plus de ténacité dans la volonté pour découvrir ce que son imagination et sa vision lui suggéraient ; et l'étude de cet homme admirable est bien faite pour que s'absorbent devant le mystère et s'inclinent devant le génie tous les esprits qui ont à tâche de s'expliquer et de vouloir comprendre les œuvres de la création et l'unité majestueuse de la nature.

Pour bien fixer tout de suite, avec le plus de précision possible, son origine qui fut tant controversée, il est bon de s'en rapporter à l'étude de Fernand Colomb sur la vie de Christophe Colomb, son père, et la découverte qu'il a faite des Indes Occidentales, vulgairement appelées le Nouveau-Monde.

« Comme la naissance, dit-il, contribue beaucoup à la gloire des grands hommes, quelques-uns de mes amis, sachant que j'écrivais la vie de l'Amiral Christophe Colomb, voulaient que je parlasse de ses illustres aïeux, et que je le fisse descendre de ce fameux Colon, qui défit Mithridate, le mena à Rome prisonnier et obtint du peuple la dignité consulaire pour récompense de l'action qu'il avait faite ; ils voulaient aussi que je nommasse ces deux illustres Colons, qui gagnèrent contre les Vénitiens la grande bataille dont Sabellicus parle dans son histoire, mais je n'ai pas suivi leurs sentiments, croyant que cela ne contribuerait en rien à sa gloire dans l'esprit des personnes qui n'estiment que le mérite. Les uns disent qu'il est né à *Nervi* ou à *Cugurco*, petits bourgs situés près de Gênes ; et les autres à *Savone*, ou à *Plaisance*. On trouve encore, dans cette dernière ville, des personnes considérables de sa famille, et l'on y voit des tombeaux avec le nom et les armes des Colombs. »

Quoi qu'il en soit, et après les péripéties de sa jeunesse aventureuse et peu connue, Christophe Colomb fixa sa vie en Portugal d'abord, ensuite en Espagne, en butte à l'ignorance et à l'ingratitude constante des hommes, mais plein de son rêve audacieux qui devait aboutir à la découverte d'un monde.

La légende raconte qu'un jour, en pleine tempête, deux vaisseaux, l'un portant l'étendard de Gênes, l'autre, celui que décorent, de Venise, le lion et les lionceaux, s'abordèrent, et qu'après une bataille sanglante et acharnée, ils furent consumés par les flammes. Un seul homme échappa. C'était Colomb. Cramponné à un mât, il gagna le rivage. C'est un moine, vieux sage solitaire et mystique, qui le recueillit, et il l'emmena tout de suite à un autel de la Vierge pour qu'il la remerciât d'un tel prodige : il n'était pas dans les desseins de Dieu que, ce jour-là, avant sa tâche future accomplie, un tel homme dût sombrer. L'étoile de Colomb brillait au ciel, qui le guiderait plus tard, naufragé aujourd'hui épargné si miraculeusement, non vers un cap connu comme celui-ci, mais vers les terres inexplorées que n'avait pas encore soupçonnées son génie.

Ce fut ce moine qui jeta en lui le fruit qui devait fructifier, la semence qui devait grandir.

Il l'avait entretenu, en effet, pendant les jours qui sui-

virent son naufrage, des anciens récits, des anciennes légendes, des anciens rêves. De sa grotte, dominant de très haut les terres, il lui montrait l'Océan spacieux et sans fin apparente; mais pourquoi ces îles, ces montagnes éparses n'auraient-elles pas, autrefois, fait partie d'un continent aujourd'hui disparu ? Et il lui citait Solon, et surtout Platon qui avait chanté les Hesperides. Solon lui-même, avant sa mort, hélas! s'était préparé à chanter le fameux événement géologique de l'engloutissement de l'Atlantide. L'Atlantide ! Et le vieillard désignait au naufragé la montagne de Calpé, s'effondrant sous les coups effrénés des flots méditerranéens, et, les deux mers réunies, leurs flots furieux battant à leur tour les bases de la terre aux fruits d'or. Tout disparaissait sous les eaux. C'était la vengeance de Dieu qui punissait les Atlantes de leur témérité et de leurs folies. L'Atlantide ! Et Colomb voyait, comme en un mirage, briller et scintiller au loin, devant ses yeux éblouis, une autre terre fleurie, une autre nature puissante, mais séparées de l'ancienne Europe par la vengeance céleste, et où les hommes vivaient en paix, derrière les barrières de l'immense Océan, en un paradis de tranquillité et d'amour...

Dès lors, son choix fut fait, sa vie fut tracée. Il voulut avoir les vaisseaux nécessaires pour franchir cet espace sans fin. Il s'adressa d'abord à Gênes, sa patrie, mais vainement; il dirigea ensuite ses regards vers Venise qui lui semblait alors assez forte pour lui permettre d'entreprendre une telle tâche. Vaine illusion encore. Il fit ses offres à Jean II, en Portugal : celui-ci tenta de lui ravir sa gloire. Enfin désabusé, mais non découragé, — car il avait vécu pendant plus de huit ans en Portugal, faisant des cartes et des mappemondes pour gagner sa vie, — il vint en Espagne, où régnaient Ferdinand et Isabelle, ces deux cœurs si unis, et que sa renommée avait exaltés dans un même symbole d'enthousiasme et d'espoir.

Ce fut encore un moine, Juan Perès de Marchenna, ancien confesseur de la reine Isabelle, qui lui fut utile en lui donnant une lettre de recommandation capable de lui ouvrir le cœur des souverains et de les attacher à son œuvre. Mais cette lettre, lue avec prévention par le nouveau confesseur, ne parvint même pas à sa destination.

Ce n'est qu'au bout de deux ans qu'après avoir conquis, bien imparfaitement pourtant, l'esprit de l'archevêque de Tolède, Colomb put enfin obtenir une audience.

Il vint à cette audience royale avec toute la modestie d'un simple savant, mais avec la confiance d'un homme qui allait offrir de grandes choses.

« En pensant à ce que j'étais, écrit-il plus tard, j'étais confondu d'humilité ; mais, en songeant à ce que j'apportais, je me sentais l'égal des couronnes ; je n'étais plus moi : j'étais l'instrument de Dieu, choisi et marqué pour accomplir un grand dessein. »

Le roi et la reine — la reine surtout — l'écoutèrent avec enthousiasme. Ils lui promirent tout, mais ils n'avaient pas compté avec le conseil qui souleva toutes sortes de difficultés et d'impossibilités, à ce point que le rêve de Colomb devait s'évanouir devant la science de l'époque et devant les explications, soi-disant bien étudiées, des hom mes de bon sens.

A la longue cependant, il fallut débattre les clauses du projet lui-même, qui après tant de mauvais vouloir et de débats violents dans le conseil, était enfin adopté en principe.

Colomb était tellement sûr, quant à lui, de la découverte dont l'idée avait germé en lui depuis si longtemps, qu'il demandait la suzeraineté des possessions nouvelles qu'il apporterait à l'Espagne, ce qui faisait dire, dédaigneusement, au chef du conseil : «Voici un mendiant qui fait les conditions d'un roi aux rois ! »

On repoussa ses exigences, et il s'était éloigné d'Espagne pour aller offrir, en dernier lieu, son idée et ses projets à la France, quand Isabelle, dans un moment d'enthousiasme pour son protégé et ses grands rêves, s'écria : « Je me charge seule de l'entreprise pour ma couronne personnelle de Castille : je mettrai mes bijoux et mes diamants en gage pour subvenir aux frais de l'armement. »

On courut sur les pas du fugitif, et Colomb revenu à Grenade, un traité fut passé en cette ville entre Ferdinand, Isabelle et lui, le 17 avril 1492 : son vœu allait donc être enfin réalisé ! Mais toutes sortes de nouvelles difficultés surgirent ; on ne put, dans le petit port de Palos, réunir les vaisseaux nécessaires pour le départ, et les ordres mêmes de la Cour furent désobéis.

Malgré tout, Christophe Colomb, plus tenace que jamais, s'entendit avec son ancien protecteur, Juan de Parès, pour aboutir, coûte que coûte, à une solution définitive ; et c'est alors que les frères Pinzon, riches navigateurs de Palos, subjugués par l'assurance de réussite du navigateur, lui offrirent trois vaisseaux : la *Santa Maria*, la *Pinta* et la *Nina*, avec cent vingt hommes d'équipage.

C'était un premier pas de fait, et Colomb résolut de prendre la mer, le vendredi 3 août 1492.

Au large, sur son vaisseau, sa vision s'accentue ; il la contemplera bientôt, là-bas, palpable, tangible, et sans s'inquiéter alors des luttes qu'il a eu à soutenir,

et des efforts qu'il a dû faire pour arriver jusque-là, il embrasse l'horizon lointain, et tout l'Océan et tout l'avenir ; et en affirmant sa foi dans la prochaine découverte d'un monde, il s'écrie : « C'est pour cela que je me condamne à ne plus dormir pendant cette navigation et jusqu'à l'accomplissement de ces choses ! »

Mais il fallait compter avec ses équipages : nul ne peut se rendre compte de tout le drame intime d'une telle traversée, quand les matelots, apeurés au milieu de la solitude de l'Atlantique, croyaient, ou mourir de faim dans cet isolement, ou être précipités, à la longue, vers un abîme inconnu.

Colomb leur cachait même le long chemin déjà parcouru, et il n'avait d'entretien qu'avec sa pensée féconde, les astres qui le dirigeaient et Dieu dont il se sentait le confident.

On aperçut, plus tard, des traces évidentes d'une terre nouvelle : des troncs d'arbres flottant sur la mer, des verdures luxuriantes où s'accrochaient des fleurs, et des oiseaux au scintillant plumage venant chanter et tourbillonner autour des mâts ; mais les matelots incrédules s'entêtaient dans leurs mauvaises pensées et ils résolvaient intérieurement de faire un mauvais parti à leur chef. Il s'en aperçut, et conjurant leur fatigue morale, et apaisant leur haine, il leur demanda, il leur imposa, plutôt, trois jours de répit : il avait, cette fois, l'aspect et l'accent d'un prophète ; ils consentirent.

Et voici qu'à la fin du deuxième jour, dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492, des lumières apparurent dans le lointain ; et, au lever de l'aube, dans la bleue limpidité du ciel, les formes d'une île majestueuse surgirent du sein des flots...

— Terre ! — et l'on aborda.

Colomb, sur le rivage, s'agenouilla et arrosa le sol de ses larmes, puis il s'écria, dans l'enthousiasme de son âme :

« Dieu éternel et tout-puissant, qui, par l'énergie de ta parole créatrice, as enfanté le firmament, la mer et la terre ! que ton nom soit béni et glorifié partout ! que ta majesté et ta souveraineté universelle soient exaltées de siècle en siècle, toi qui as permis que, par le plus humble de tes esclaves, ton nom sacré soit connu et répandu dans la moitié jusqu'ici cachée de ton empire ! »

La vie de Christophe Colomb devrait s'arrêter là, car la suite n'est qu'un long tissu de déboires, de désillusions et de souffrances : l'ingratitude des uns, la mauvaise foi et la brutalité des autres, la lâcheté de tous finirent par le terrasser, mais par le vaincre, jamais.

Il put mourir ; sa vision surhumaine avait pris corps ; son génial rêve était accompli.

EMILE MARIOTTE.

LE SOURCIER LAGNAUD

Dans un des derniers numéros de l'*Echo du Merveilleux*, nous avions parlé d'un homme ayant le pouvoir d'indiquer d'une façon certaine et vraiment spéciale, l'endroit précis où se trouvait une source, sa profondeur et son importance.

Les nombreuses lettres que nous avons reçues à ce sujet, demandant des détails, prouvent combien la chose a paru intéressante à beaucoup de nos lecteurs ; aussi sommes-nous heureux aujourd'hui de publier l'observation complète de cet homme.

Noël Lagnaud, carrier à Chabannes de l'Etang, commune de St Sylvestre (Haute-Vienne), âgé de quarante-cinq ans, petit, plutôt maigre, très nerveux, en somme maladif, a acquis une grande célébrité dans toute la région, où il a rendu de grands services en faisant découvrir nombre de puits. Si l'on voit de grandes prairies, autrefois desséchées, verdoyantes aujourd'hui, c'est à lui que les cultivateurs doivent cette heureuse transformation puisque c'est lui qui a indiqué les différentes prises d'eau. Les plus-values se chiffrent par milliers de francs ; et quels frais de terrassement ont été épargnés par notre homme en question !

Contrairement aux autres devins de source, Lagnaud n'use d'aucun stratagème, d'aucune sorcellerie, il n'opère pas avec la fameuse baguette en bois. Seules, les réactions physiologiques que produit sur son organisme l'eau souterraine et qui n'a pas encore vu le jour, suffisent à le guider, mais non sans altérer sa santé ainsi qu'on pourra en juger.

C'est à l'âge de douze ans que se manifestèrent en lui les premiers symptômes. Il jouait avec de petits camarades dans la cour de l'école communale, et chaque fois qu'il se plaçait à un certain endroit, il était projeté à terre par une force invisible ; son corps était agité de mouvements désordonnés, ses membres étaient contracturés ; aussi le croyait-on épileptique.

Lagnaud vécut encore longtemps sans savoir ce qu'il avait ; et quelle n'était pas sa frayeur, lorsque parcourant une route, un chemin ou un champ, le jour ou la nuit, il se sentait violemment secoué ! L'enfant redoutait certains endroits et pour rien au monde il ne voulait y repasser. Ses parents étaient désolés.

Lagnaud avait dix-sept ans quand il se décida à prendre un métier; il se fit carrier. Mais, voilà qu'un jour, voulant creuser dans une carrière en exploitation, la chose lui fut impossible. Il ne pouvait tenir le manche de son instrument, qui se tordait malgré lui dans ses mains crispées. Ses camarades creusèrent le sol à cet endroit et à une profondeur de deux mètres découvrirent une source. C'est alors qu'on attribua à l'eau les effets produits sur le jeune Lagnaud. L'idée avait suffi à éclaircir un mystère et notre carrier ne tarda pas à s'assurer qu'il lui était impossible de rester debout sur une source ; et peu à peu, l'expérience aidant, il est devenu un maître dans l'art ; et quand il dit : « Il y a à cet endroit une source de tel ou tel volume, à telle ou telle profondeur », on est sûr de n'être pas déçu et jamais l'on n'a pu le mettre en contradiction.

A vingt ans, il vint à Paris apprendre la maçonnerie, mais il tomba malade et frappé d'une pseudo-paralysie du bras droit ; il entra à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu. Mais quelle ne fut pas la surprise du médecin chef qui, voulant lui faire subir un traitement électro-thérapique, s'aperçut que notre homme était réfractaire aux courants électriques, même les plus intenses! Lagnaud nous a raconté avoir tenu sans broncher une chaîne électrique, sur laquelle aucun de ses camarades ne pouvait poser la main. On le cita comme un phénomène, et toute la Faculté accourut à son chevet. On lui offrit deux francs par jour sa vie durant, mais à condition qu'après sa mort, son cadavre serait livré à la Faculté de médecine de Paris, et il était entendu qu'aussitôt malade, un médecin spécial serait désigné pour aller le soigner. Cette dernière clause l'effraya ; il eut peur qu'on ne l'achevât trop vite et refusa.

Revenu chez ses parents, il se maria. Il a trois enfants très bien portants, mais n'ayant nullement hérité du pouvoir paternel.

Lagnaud travaille toujours aux carrières, mais de temps en temps, pour plaire plutôt que pour gagner de l'argent, il veut bien se prêter à la recherche des sources.

La municipalité de Limoges ayant fait capter de nombreuses sources pour l'alimentation de la ville, il y a quelques années, lui fit offrir 50 francs par jour. Il aurait eu à travailler une heure par jour. Lagnaud n'accepta pas, car les malaises qu'il éprouve après avoir découvert une source, le fatiguent beaucoup. S'il opère à jeun, il en est quitte pour un jour de repos, avec diète. Mais, chaque fois qu'il a voulu tenter ses recherches, après un repas quelconque, il a été pris de vomissements, allant jusqu'à des hématémèses, ainsi que nous l'avions raconté.

Au mois de février dernier, l'ayant prié de venir découvrir une source en ma présence, il accepta volontiers et nous pûmes nous rendre compte de tous les phénomènes précédemment décrits. Il commença à marcher à pas lents dans le sens transversal du champ, mais au bout de quelques mètres, il fut pris d'un violent frisson, ses jambes fléchirent, ses bras se contracturèrent, son visage pâlit à faire croire à une syncope ; mais au bout de quelques instants, Lagnaud nous dit : « A sept mètres de profondeur, il y a une source très volumineuse et disposée de telle et telle façon. »

Notre homme a-t-il une organisation spéciale ? Son système nerveux, son milieu sanguin, ont-ils une action ou une composition différente ? Il est bien difficile de l'affirmer. D'autre part, cette indifférence aux courants électriques semblerait indiquer que son corps est mauvais conducteur de l'électricité. Dans tous les cas, nous ne pouvons faire que des hypothèses.

Dr Albert Berry.

P.-S. — Dans le prochain numéro de l'*Echo du Merveilleux*, nous donnerons des détails sur le sorcier dont nous avons parlé.

LA LÉVITATION DU CORPS HUMAIN (1)

Par M. le colonel A. de ROCHAS

I

On désigne aujourd'hui sous le nom de *lévitation du corps humain* le phénomène qui consiste dans le soulèvement d'un corps vivant sous l'action d'une force encore indéterminée, soulèvement qui va jusqu'à produire une suspension plus ou moins longue dans l'air sans aucun contact avec le sol.

J'ai publié en 1897 une brochure (2) où étaient relatés, plus ou moins sommairement les cas que j'avais pu recueillir. J'ai cité, d'après les histoires ecclésiastiques, plus de soixante saints ou bienheureux chez qui le phénomène se reproduisait fréquemment. On en trouve également de nombreux exemples chez les mystiques indous, et, de nos jours, on a pu l'observer avec toutes les garanties désirables chez certains médiums ; moi-même j'en ai été témoin deux fois (3). Le fait peut donc être considéré comme certain ; l'explication reste seule à trouver. Tantôt on

(1) L'étude qu'on va lire est extraite d'un livre que prépare l'érudit et le savant hardi qu'est M. le colonel de Rochas. Nous le remercions ici bien sincèrement de l'autorisation qu'il nous a donnée de la reproduire.
(2) Paris, Leymarie, 1 vol. in-8°, de 40 pages, avec gravures.
(3) Voir la brochure ci-dessus, p. 68 et p. 82.

pourrait l'attribuer à une simple force physique se développant dans l'organisme du *sujet* sous l'influence de causes morales et agissant comme un courant magnétique ou odique qui repousse un courant semblable existant dans le sol ; tantôt il semble dû à une entité intelligente et invisible qui soulève le sujet, comme le ferait un homme ordinaire.

De nouveaux documents m'étant parvenus, il m'a paru utile d'en faire connaître les principaux à ceux que cette question intéresse. Ce n'est en effet que par l'examen comparatif des circonstances dans lesquelles se sont produits ces phénomènes qu'on pourra essayer d'en déduire une théorie. Ils sont du reste si étranges par eux-mêmes que la multiplicité des témoignages parviendra seule à en faire admettre la réalité.

II

On sait que les sorcières passaient pour avoir une légèreté surnaturelle qu'on constatait soit par l'épreuve de l'eau, soit par celle de la balance.

Pour la première épreuve on liait la malheureuse avec des cordes et on la jetait à l'eau. Si elle surnageait, elle était déclarée coupable et on la brûlait ; si elle enfonçait, elle était reconnue innocente et se noyait.



Fig. 1. — Lévitation de saint Martin de Porres.

Pour la seconde épreuve on plaçait l'accusée dans un des plateaux d'une balance dont l'autre plateau supportait une Bible. D'après Bodin, il était admis que toute personne plus légère qu'une Bible d'église était adepte de Satan.

Chez les Cambodgiens, on soumet également la femme accusée de sorcellerie à l'épreuve de l'eau. « On la jette au fleuve ; si elle enfonce elle est proclamée innocente et remise en liberté ; si elle surnage, c'est qu'elle est soutenue par des démons. Dans ce dernier cas, on la saisit et on la livre au juge. » (Leclerc, *la Sorcellerie chez les Cambodgiens*) (1).

Le Dr Kerner rapporte que quand la Voyante de Prévorst qu'il soignait était en transe et qu'on la mettait au bain, « on voyait ses membres, sa poitrine et la partie inférieure de son corps émerger involontairement de l'eau en vertu d'une étrange élasticité. Les personnes qui la soignaient faisaient tous leurs efforts pour maintenir son corps sous l'eau et ne pouvaient y parvenir ; si, à ce moment, elle était tombée dans une rivière, elle n'aurait pas pu s'y enfoncer plus qu'un morceau de liège. »

Le célèbre médium anglais Eglington, qui vit encore, a raconté lui-même, dans le n° du 24 juin 1886 du journal *Le Médium*, une lévitation qu'il subit au cours d'une séance à la cour de Russie.

« Après le thé, on passa dans une chambre où prirent place, en se tenant par la main, l'Empereur, l'Impératrice, le grand-duc et la grande-duchesse d'Oldenbourg, le grand-duc et la grande-duchesse Serge, le grand-duc Waldimir, le général Richter et le prince Alexandre d'Oldenbourg. Les lumières furent éteintes et les manifestations commencèrent ; la plus frappante fut une voix qui s'adressa en russe à l'impératrice et causa avec elle pendant quelques instants. Une forme féminine fut aperçue entre le grand-duc Serge et la princesse d'Oldenbourg, mais elle disparut

(1) *Revue scientifique* du 2 février 1895.

bientôt... Je commençai alors à *m'élever dans l'air*, tandis que l'Impératrice et la princesse d'Oldenbourg continuaient à me tenir la main. La confusion devint indescriptible lorsque, m'élevant de plus en plus haut, mes voisines durent monter sur leurs chaises afin de me suivre. Cette idée qu'une Impératrice était obligée de poser ainsi à l'antique, au risque de se blesser, était peu propre à maintenir l'équilibre mental du médium et je demandai plusieurs fois qu'on levât la séance. Mais ce fut inutilement et je continuai à monter jusqu'à ce que mes deux pieds touchassent deux épaules sur lesquelles je m'appuyai et qui étaient celles de l'Empereur et du grand-duc d'Oldenbourg, ce qui fit dire à l'un des assistants : « C'est la « première fois que l'Empereur se trouve sous les « pieds de quelqu'un. » Lorsque je fus redescendu, « la séance fut terminée. »

Le *Journal de Francfort*, du 6 septembre 1861, contient l'entrefilet suivant, emprunté au *Gegenwart*, de Vienne :

« Un prêtre catholique entretenait, dimanche dernier, dans l'église Sainte-Marie à Vienne, ses auditeurs de la protection constante que prêtent les anges aux fidèles commis à leur garde, et cela dans un langage plein d'exaltation et d'images, avec une onction et une éloquence qui touchaient profondément le cœur des nombreuses dames et jeunes filles réunies autour de lui. Dès le commencement du sermon, une jeune fille d'une vingtaine d'années manifestait tous les signes de l'extase, et bientôt, dit un témoin oculaire, les bras alternativement croisés ou élevés vers le ciel, les yeux fixés sur le prédicateur, elle fut aperçue de tout le monde se *soulevant peu à peu de terre et demeurant à plus d'un pied du sol jusqu'à la fin du sermon*. On assure que le même phénomène s'était produit quelques jours avant, au moment où cette jeune personne recevait la communion. »

Miss Cook, le célèbre médium qui a servi aux séances de matérialisation chez M. Crookes, raconta en 1872, dans une lettre adressée à M. Harrisson, qu'en 1870, étant alors âgée de quatorze ans, on la mena à une séance de spiritisme parce qu'elle voyait et entendait souvent des esprits invisibles pour tout le monde. Après plusieurs mouvements et lévitation de la table, « une communication par coups frappés nous fut donnée, disant que si on voulait faire l'obscurité, je serai portée autour de la chambre. J'éclatai de rire, ne croyant pas que cela fût possible. On éteignit la lampe, mais l'obscurité n'était pas complète, car il entrait de la lumière par la fenêtre. Bientôt je sentis que l'on me prenait ma chaise. Je fus soulevée jusqu'au plafond. Tout le monde a pu me voir en l'air. J'étais trop effrayée pour crier, et je fus portée au-dessus de la tête des assistants et déposée sur une table, à l'extrémité de la chambre. Ma mère demanda alors si nous pouvions avoir des phénomènes chez nous. La table répondit « oui », que j'étais un médium. »

M. l'abbé Petit, que beaucoup de lecteurs ont sans doute connu chez la duchesse de Pomar, m'écrivait récemment :

« Ce qu'il importe de déterminer dans tous ces phénomènes, c'est la cause qui les produit. Cette cause étant complexe, comme tous les agents de cette nature, doit être étudiée par le sujet lui-même en même temps que par l'opérateur si le phénomène est produit par un médium étranger ; dans le cas contraire, c'est que le sujet est plus ou moins médium et c'est pour lui un devoir d'étudier ses sensations, autant qu'il en est capable.

« En ce qui concerne la lévitation, je l'ai éprouvée de deux manières différentes dans une église : une fois, c'était un simple soulèvement que j'attribue à la dilatation du corps astral ; une autre fois, il y a eu transport.

« J'ai ressenti, dans le premier cas, un fourmillement intense dans les mains et les pieds avec la sensation d'une force qui s'échappait ; dans le second cas, la sensation était toute différente, il me semblait qu'une force *étrangère* m'attirait vers l'autel (1).

« Je pense que, dans le cas de transport, la force médianimique du sujet se soude à une force supérieure qui l'entraîne. Si la frayeur ne m'avait saisi, si je ne m'étais pas débattu, je serais probablement passé par-dessus la grille du sanctuaire. Ma frayeur a été si grande que j'ai failli en être malade...

« Il m'en coûte de parler de moi, je ne le fais qu'avec répugnance ; mais il serait à désirer que les personnes à qui surviennent, accidentellement ou non, quelques phénomènes de cette nature, en fissent l'aveu en toute sincérité. Cet aveu est très pénible ; aussi *la plupart s'en cachent avec soin* pour ne point s'attirer la réputation d'hallucinés ou de visionnaires, épithètes toujours désagréables.

« En tous cas, aucun de ces phénomènes n'est miraculeux. Rien dans ces faits, qui échauffent malheureusement les imaginations, n'est produit en dérogation aux lois de la nature, mais tous relèvent d'une loi supérieure qu'on finira par formuler. Il faudra sans doute encore de nombreuses expériences avant

(1) Le curé d'Ars racontait que le démon le soulevait quelquefois dans son lit. On prétend qu'Eugène Vintras, le soi-disant prophète qui vivait à Tilly il y a une cinquantaine d'années, s'élevait de terre devant témoins lorsqu'il priait.

d'arriver à ce résultat. Ce qu'il y a de déconcertant, c'est que les meilleures théories sont tout à coup bouleversées par un facteur inconnu qu'il est impossible de déterminer. »

Voici encore un cas de lévitation dont le récit m'a été adressé, le 30 décembre 1895, par le patient lui-même, le Dr Nicolas Santangelo, médecin à Venosa :

« Aimablement prié par le professeur Falcomer de donner un compte rendu détaillé de ma propre lévitation, laquelle advint à Rome, je serai bref et précis dans mon récit, n'ayant, pour ma part, aucune idée à ajouter ou à enlever de ce qui m'arriva selon toute évidence. J'irai donc droit au fait.



Figure 2.

« Je sais bien que le champ des faits spiritiques est si vaste qu'il surpasse évidemment de beaucoup le champ de la vie ordinaire ; je puis en parler avec expérience, ayant en personne assisté à beaucoup de séances expérimentales de spiritisme, soit à Naples, dans la maison Chiaia, à l'hôtel Bourbon, à l'hôtel de l'Allegria et dans la maison Cavalli, soit à Rome, tant à l'Académie que dans la maison de M. Alegiani. Mais pourtant il y a une variété immense de faits spirites ; il y en a qui sont fort peu de chose, que je dirai même frivoles ; il y en a qui ont un relief manifeste et enfin il y a ceux que nous pouvons vraiment dire éclatants.

« Parmi les faits qui m'impressionnèrent le plus dans différentes séances, il y en a dont je conserverai toujours le souvenir. Mais la lévitation de trois personnes me semble un fait tel, qu'il surpasse toutes les limites du merveilleux et du prodige.

« L'année 1893 fut une année glorieuse pour l'Académie internationale des études magnétiques et spirites de Rome. Les séances expérimentales se succédaient sans interruption, tantôt à l'Académie, tantôt chez l'excellent peintre, M. Francesco Alegiani. Elles donnaient des résultats vraiment étonnants, dus à la puissance de cinq médiums que j'ai connus personnellement, MM. Cecchini, Boella, Fontana, di Giacomo et Ruggieri, tous jeunes gens d'une force médianimique de beaucoup supérieure à celle d'Eusapia Paladino (1).

« Pour ma part, j'ai toujours été un abonné assidu du bulletin de l'Académie, *le Lux*, et chaque mois, j'en attendais avec anxiété le fascicule, précisément pour être exactement au courant de tout ce qui arrivait. Mais la simple lecture ne suffit pas pour convaincre de phénomènes si étranges ; il faut dépasser les limites d'un saint Thomas. Je voulus m'en assurer *de visu*, et sans plus tarder, je m'en fus, le 30 novembre 1893, à Naples, et j'y restai quelques jours pour assister à une familière et brillante séance avec Eusapia, à l'hôtel de l'Allegria. Puis je me dirigeai vers Rome.

« Je ne parle pas du charmant accueil que me firent tous mes amis de l'Académie, je ne parle pas des visites que je fis à diverses notoriétés, pour les pousser à quelque expérience. Il est certain que je les trouvai tous consentants et charmants, entre autres l'illustre et regretté professeur de philosophie, Luigi

(1) J'ai analysé une partie de ces expériences dans mon livre sur la lévitation (pp. 85-90).

Ferri. Ce dernier, savant autant qu'aimable, accepta mon invitation avec plaisir, et un mercredi soir des premiers jours de novembre, nous étions tous, au nombre de quinze ou seize, dans la maison d'Allegiani.

« Il était environ 9 heures du soir, quand nous prîmes place en faisant la chaîne autour d'une grande et lourde table. Les médiums étaient à deux, Fontana et Ruggieri ; mais Fontana, bien que prié par moi, ne voulut pas prendre part à la séance et se rendit dans une chambre contiguë ; nous restâmes donc avec le seul Ruggieri et je m'assis à son côté gauche.

« La lumière ayant été modérée, les phénomènes se produisirent tout de suite : on voyait clairement qu'une force puissante agissait parmi nous. Les coups et les bruits que l'on entendait partir des meubles et de tous les coins de la pièce étaient effrayants ; des objets pesants étaient transportés rapidement d'un bout à l'autre de la chambre ; la chaîne se faisait sans interruption, soigneusement maintenue.

« Nous fîmes l'obscurité complète. Ruggieri commença bientôt à se débattre, en proie à des secousses presque tétaniques, tandis que sa main gauche était toujours tenue serrée dans ma main droite, dans le but de ne pas rompre la chaîne, ce qui *nous avait été bien recommandé*. Ce fut alors que Ruggieri, ayant quitté son siège, commença à être soulevé. Je le tenais ferme ; mais, sentant le terrain manquer sous mes pieds à cause de l'ascension toujours augmentante de Ruggieri, je m'accrochai à son bras et fus ainsi tiré en haut, soulevé presque à la hauteur de 3 mètres du plancher, à tel point que je touchais distinctement avec mes pieds la suspension qui pendait au centre du plafond. Dans la descente, la lumière étant faite, je me trouvai à genoux sur la table des expériences, sans qu'il me fût arrivé le moindre accident désagréable.

« Voilà mon envolée dans les airs à Rome ; mais, avant moi, les trois médiums Cecchini, Ruggieri et Boella furent aussi soulevés dans l'espace jusqu'à toucher le plafond... et c'était beau d'entendre venir leurs voix de si haut, annonçant le phénomène (voir *Lux*, An. VI fasc. 14).

« Il faut se convaincre que, dans le spiritisme, tout est une question de médium ; il est donc clair que, sans médium, il n'y a pas de spiritisme. Malheureusement la science, jusqu'ici, n'a pas découvert les conditions organiques permettant de nous faire distinguer un médium : on naît médium comme on naît bossu. Il y a des médiums à effets musicaux, précisément comme l'était Cecchini, et il y a des médiums à autres effets ; Ruggieri était un puissant médium à lévitation. Mais il était aussi un médium à abaissement, je dirai même à enfoncement. Dans une de ces séances, j'ai vu Ruggieri, après avoir été enlevé dans l'air, tiré avec force sous la table des expériences, puis rester là sur le dos presque rigide, soudé au sol, de telle manière que nul effort ne réussissait à le relever. »

Sainte Thérèse a décrit les sensations qu'elle éprouvait au moment de ses lévitations, dans son autobiographie dont Mgr Méric a publié de nombreux extraits que nous lui empruntons :

« L'âme, dans ces ravissements, semble quitter les organes qu'elle anime. On sent d'une manière très sensible que la chaleur naturelle va s'affaiblissant et que le corps se refroidit peu à peu, mais avec une suavité et un plaisir inexprimables. Dans l'oraison d'union, nous trouvant encore comme dans notre pays, nous pouvons presque toujours résister à l'attrait divin, quoique avec peine et un violent effort ; mais il n'en est pas de même dans les ravissements : on ne peut presque jamais y résister. Prévenant toute pensée et toute préparation intérieure, il fond souvent sur vous avec une impétuosité si soudaine et si forte que vous voyez, vous sentez cette nuée du ciel ou cet aigle divin vous saisir et vous enlever.

« Mais comme vous ne savez où vous allez, la faible nature éprouve à ce moment, si délicieux d'ailleurs, je ne sais quel effroi dans les commencements. L'âme doit montrer ici beaucoup plus de résolution et de courage que dans les états précédents ; il faut en effet qu'elle accepte à l'avance tout ce qui peut arriver, qu'elle s'abandonne sans réserve entre les mains de Dieu et se laisse conduire par lui où il lui plaît, car on est enlevé, quelque peine qu'on en ressente.

« J'en éprouvais une si vive, par crainte d'être trompée, que, très souvent en particulier, mais surtout quand j'étais en public, j'ai essayé de toutes mes forces de résister. Parfois je pouvais opposer quelque résistance ; mais, comme c'était en quelque sorte lutter contre un fort géant, je demeurais brisée et accablée de lassitude. D'autres fois tous mes efforts étaient vains ; mon âme était enlevée, ma tête suivait presque toujours ce mouvement sans que je pusse la retenir ; et quelquefois même *tout mon corps était enlevé, de telle sorte qu'il ne touchait plus à terre.*

« J'ai été rarement ravie de cette manière. Cela m'est arrivé un jour où j'étais au chœur avec toutes les religieuses et prête à communier. Ma peine en fut extrême dans la pensée qu'une chose si extraordinaire ne pouvait manquer de causer bientôt une grande sensation. Comme ce fait est tout récent et s'est passé depuis que j'exerce la charge de prieure, j'usai de mon pouvoir pour défendre aux religieuses d'en parler.

« En plus d'une circonstance, j'ai fait ce que je fis le jour de la fête du saint patron de notre monastère. Pendant le sermon auquel assistaient plusieurs dames de qualité, je vis que la même chose allait m'arriver; je me jetai soudain à terre, mes sœurs accoururent pour me retenir, et le ravissement ne put échapper aux regards. Je suppliai instamment Notre-Seigneur de vouloir bien ne plus me favoriser de ces grâces qui se trahissent par des signes extérieurs; j'étais déjà fatiguée de la circonspection à laquelle elles me condamnaient, et, malgré mes efforts, je regardai comme impossible de les tenir cachées...

« Lorsque je voulais résister, *je sentais sous mes pieds des forces étonnantes qui m'enlevaient* ; je ne saurais à quoi les comparer. Nul autre de tous les mouvements qui se passent dans l'esprit n'a rien qui approche d'une telle impétuosité. C'était un combat terrible, j'en demeurais brisée. Quand Dieu veut, toute résistance est vaine; il n'y a pas de pouvoir contre son pouvoir. Quand Dieu veut, nous ne pouvons pas plus retenir notre corps que notre âme. Malgré nous, nous voyons que nous avons un maître et que de telles faveurs sont un don de sa main, et nullement le fruit de nos efforts; ce qui imprime dans l'âme une humilité profonde.

« Au commencement, je l'avoue, j'étais saisie d'une extrême frayeur. Et qui ne le serait en voyant ainsi son corps s'élever de terre? Car, quoique l'âme l'entraîne après elle, avec un indicible plaisir quand il ne résiste point, le sentiment ne se perd pas ; pour moi, du moins, je le conservais de telle sorte que *je pouvais voir que j'étais élevée de terre.* A la vue de cette majesté que déploie ainsi la puissance, on demeure glacé d'effroi, les cheveux se dressent sur la tête et on se sent pénétré d'une très vive crainte d'offenser un Dieu si grand. Mais cette crainte est mêlée d'un très ardent amour, et cet amour redouble en voyant jusqu'à quel excès Dieu porte le sien à l'égard d'un ver de terre qui n'est que pourriture. Car, non content d'élever l'âme jusqu'à lui, il veut élever aussi ce corps mortel, ce vil limon souillé par tant d'offenses.

« Je reviens aux ravissements et à leurs efforts ordinaires. Souvent mon corps en devenait si léger qu'il n'avait plus de pesanteur ; quelquefois c'était à un tel point que je ne sentais plus mes pieds toucher la terre. Tant que le corps est dans le ravissement, il reste comme mort et souvent dans une impuissance absolue d'agir. Il conserve l'attitude où il a été surpris, ainsi il reste sur pied ou assis, les mains ouvertes ou fermées, en un mot, dans l'état où le ravissement l'a trouvé. »

(*A suivre*).

Giacl. Cavallini incise

S. GIACINTA MARISCOTTI V.

Nobile Romana del Terz' Ordine di S. Chiara

Nata nel 1585. morta nel 1640. Canonizzata nel 1807.

Il di cui Corpo si venera in S. Bernardino della Città di Viterbo.

Roma presso Gº. Antonelli Via del Corso Nº. 228. 229.

Figure 3.

Par suite d'un retard de la poste, l'article de notre correspondant de Campitello ne nous est pas encore parvenu, au moment où nous mettons en pages.

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME
ET DE LA MAGIE

Lévitation (*Suite*). — Voici les sensations qu'il éprouvait au moment où allait se produire le phénomène en question ; il nous le décrit lui-même de la manière suivante (*Révél. sur ma vie surnaturelle*, pp. 52 et 53) : « Durant ces élévations, dit-il, je n'éprouve rien de particulier en moi, excepté cette sensation ordinaire, dont je renvoie la cause à une grande abondance d'électricité dans mes pieds ; je ne sens aucune main me supporter et depuis ma première ascension... je n'ai plus éprouvé de crainte, quoique si je fusse tombé de certains plafonds, où j'avais été élevé, je n'eusse pu éviter des blessures sérieuses. Je suis en général soulevé perpendiculairement, mes bras raides et soulevés par dessus ma tête, et je me trouve dans une position de repos. J'ai demeuré souvent ainsi suspendu pendant quatre et cinq minutes... Une seule fois mon ascension se fit en plein jour, c'était en Amérique.

« En quelques occasions, la rigidité de mes bras se relâche et j'ai fait avec un crayon des lettres et des signes sur le plafond, qui existent encore pour la plupart à Londres. »

Voilà certes un témoin digne de foi ; mais comme il est acteur et auteur à la fois, le lecteur pourrait élever des doutes sur la véracité de son récit, aussi allons-nous faire confirmer la narration de Dunglas Home par William Crookes, l'illustre Président de l'Académie Royale de Londres.

Voici ce qu'a écrit dans son livre de la *Force Psychique*, p. 156, l'éminent chimiste : « J'ai observé divers cas de lévitation, notamment avec le fameux médium américain Dunglas Home. »

. . . .

« Il y a au moins *cent cas bien constatés* de l'enlèvement de M. Home, qui se sont produits en présence de beaucoup de personnes différentes, et j'ai entendu de la bouche même de trois témoins, le comte de Durawen, lord Lindsay et le capitaine C. Wynere, le récit des faits de ce genre les plus frappants accompagnés des moindres détails de ce qui se passa. Rejeter l'évidence de ces manifestations, équivaut à rejeter tout témoignage humain, quel qu'il soit, car il n'est pas de fait dans l'histoire sacrée ou dans l'histoire profane qui s'appuie sur des preuves plus imposantes. »

Nous nous arrêterons ici ; nous pourrions certes fournir de très nombreux exemples, de même que donner l'explication du phénomène, mais il faut savoir nous borner.

(*A suivre*) J. DARLÈS

ÇA ET LA

La pluie de sang

Au sujet des curieux phénomènes dont la Sicile est le théâtre depuis quelques jours, les journaux donnent les dépêches suivantes :

Palerme, 10 mars. — Depuis la nuit dernière, un immense nuage rougeâtre s'étend au-dessus de la ville. Le ciel est épouvantablement rouge.

Un vent du sud souffle avec violence.

Les gouttes d'eau qui tombent semblent du sang coagulé. Ce phénomène, connu sous le nom de « pluie de sang », est attribué à la poudre du désert africain transportée par le vent.

Un phénomène identique est observé dans toute l'île.

Rome, 10 mars. — Le phénomène du ciel rouge signalé en Sicile vient de se produire aussi dans l'Italie méridionale. A Rome, le ciel est jaune, et un violent sirocco souffle sur la ville.

A Naples, une pluie de sable est tombée, et vers 5 heures du soir le phénomène dit de la *Fatza Morgana* s'est manifesté ; le ciel est rouge foncé.

***

Talismans, Superstitions, Collections bizarres

Guillaume II porte comme talismans une paire de boutons de manchettes de son grand-père Guillaume Ier ; une tabatière de Frédéric le Grand et une tabatière de Napoléon Ier, quoiqu'il ne prise jamais, et, en outre, certains grands jours, un éperon de Charles XII, que celui-ci a perdu dans la bataille de Poltawa. L'empereur est profondément convaincu que ces objets lui portent bonheur. Il collectionne des bottes de tous les âges et des uniformes du moyen-âge.

Le roi Oscar de Suède ne quitte jamais une bague très simple que son aïeul, Bernadotte, a portée dans sa jeunesse et dont on prétend que la possession attire le pouvoir. Il a une peur bleue de rencontrer un convoi funèbre, il collectionne des gravures et des tableaux, des médailles et des livres rares.

Le prince Ferdinand de Bulgarie conserve dans ses écuries un vieux cheval qui a porté le prince Alexandre de Bulgarie dans la bataille de Slivnitza ; il est convaincu qu'en soignant ce cheval il conservera le pouvoir en Bulgarie. Il possède une superbe collection de diamants, d'émeraudes, de rubis, de saphirs et de perles évaluée à quinze millions.

Le prince régent de Bavière collectionne les cruches et les vaisselles des paysans bavarois du moyen-âge ; il n'a qu'une seule superstition, c'est d'aller à la chasse le vendredi. Son grand-père, le spirituel roi Louis Ier de Bavière, était un collectionneur passionné de parapluies historiques.

***

Le presbytère d'Aiton hanté

Le presbytère d'Aiton (Savoie), placé sur une hauteur, domine les vallées de la Maurienne, d'Albertville, de Saint-Pierre d'Albigny et de la Rochette. Il est habité par le curé, M. Giraud Stanislas, le vicaire, M. Grange Vincent et la domestique, Girard Lydie.

Depuis quelques semaines, il se passe dans cette maison

des faits étranges qui ne peuvent être attribués qu'à quelque esprit farceur, lutin ou farfadet.

Cet esprit fait particulièrement du bruit dans la chambre de la bonne. Un soir elle lui dit : « Que venez-vous faire ici ? Que voulez-vous ? Qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas. Allez-vous-en. »

Le farfadet répond : — Moi non plus, je ne vous connais pas. »

Puis, il contrefait un instant le rire particulier de cette fille.

Un autre soir, dans la chambre du vicaire, l'esprit chantait derrière l'harmonium. On déplaça ce meuble, et on entendit aussitôt sous le lit un grand vacarme.

Le curé entendit également du bruit dans sa chambre. Bientôt après, ce fut un vacarme épouvantable dans sa salle à manger située au-dessous ; on aurait cru tout brisé, surtout la suspension. Il n'en était rien.

Et les farces, même déplacées, continuent ; et c'est sur l'aube du vicaire, après la messe, que cela se produit.

Et d'autres détails encore, que l'on pourrait préciser...

***

Une conférence de M. Franck Hales

M. Franck Hales a donné, mardi 5 mars, à l'hôtel des Sociétés savantes, une conférence sur les sciences psychiques.

L'éminent professeur à l'Université de Cambridge s'est particulièrement attaché à commenter, sinon à expliquer, les phénomènes les plus récents et les plus étranges de la télépathie. Le Congrès de 1889 avait recueilli jusqu'à 13.000 réponses de personnes hallucinées après la mort d'un être cher. La personne qui expirait apparaissait au même moment aux yeux de celui ou de celle qui l'aimait. M. Hales ne veut pas que ce soit là un simple effet du hasard.

Il se déclare non moins convaincu de la réalité de la transmission de la pensée. La médiumnité lui paraît avoir cause gagnée aujourd'hui. Est-ce que des Etats entiers de l'Amérique du Nord n'ont pas été amenés, par la seule propagande d'une femme, miss Piper, à croire à la survie et à la communication avec les morts ?

M. Franck Hales, on le voit, n'est pas un simple conférencier : c'est un apôtre, et sa foi est si ardente et si profonde que son auditoire en a paru vivement impressionné.

***

Le Rituel funéraire chez les Annamites.

La *Revue Indo-Chinoise* consacre son supplément au rituel funéraire, assez compliqué, des Annamites.

On y apprend, entre autres choses curieuses, que le cadavre du parent défunt est étroitement surveillé par les siens, qui, anxieux, cherchent à pénétrer les mystères de l'au-delà.

A certains indices on peut savoir ce que deviendra le disparu.

Après la mort, quand le corps devient rigide, si les pieds se conservent chauds, c'est l'indice que l'âme descend aux enfers. Si c'est le crâne, au contraire, qui conserve la chaleur, c'est une preuve que l'âme monte au ciel. Si le crâne, le ventre et les pieds conservent la chaleur un certain temps après la mort, c'est un signe favorable qui signifie que l'âme transmigrera dans une famille opulente et noble. Si la chaleur persiste au milieu du dos, l'âme transmigrera dans le corps d'un mendiant.

Quand les yeux restent ouverts après la mort, c'est un signe favorable : l'âme du défunt transmigrera sous la forme humaine, mais cette seconde existence sera d'abord traversée par des malheurs sans nombre. Si les yeux, d'abord ouverts, viennent ensuite à se fermer, le mauvais présage disparaîtra et l'on pourra pronostiquer une seconde existence parfaitement calme. Quand la bouche reste ouverte, c'est, en général, l'indice d'une transmigration très inférieure ; mais le symptôme le plus mauvais, c'est quand le mort garde une main fermée, car c'est un signe certain que son esprit deviendra un diable Ra-Saou à la figure bleue et aux dents jaunes.

La vie d'une possédée

RAPPORTS MERVEILLEUX DE MADAME CANTIANILLE B*** AVEC LE MONDE SURNATUREL, PAR M. L'ABBÉ J. C. THOREY, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE SENS.

CHAPITRE CINQUIÈME (*Suite*)

Et Cantianille n'avait pas encore vu cet enfant. Au couvent, dans sa famille à Paris, partout, son effigie la poursuivait, mais nulle part, elle ne le voyait en réalité. Aussi le cherchait-elle constamment, elle craignait, et elle souhaitait si vivement de le rencontrer ! Voyait-elle un groupe d'enfants dans une classe ou ailleurs, elle examinait chacun d'eux avec anxiété. Pauvre Cantianille, combien de fois crut-elle reconnaître celui qu'elle cherchait ! Mais, après un instant de terreur et de joie, elle découvrait son erreur et recommençait à se demander si elle le rencontrerait jamais. Elle avait passé déjà six ans dans ces angoisses, quand, un jour, étant institutrice à Cheny, elle vit arriver chez elle un petit garçon d'une dizaine d'années, envoyé par sa mère pour lui faire une commission ; c'était lui !..... Au premier coup d'œil elle le reconnut. Cette fois, elle ne pouvait s'y tromper. C'était bien celui qui la poursuivait depuis si longtemps.

« Voyons cependant, se dit-elle, s'il répondra au nom de Charles. — Pourquoi as-tu si peur, mon petit Charles ? — Je ne sais pas, mademoiselle, répondit-il, timidement. » Charles était donc bien son nom. C'était réellement là son futur sauveur. Elle l'embrassa et le repoussa aussitôt par un mouvement si subit, que le pauvre enfant ouvrit de grands yeux tout surpris. A ce moment, la sainte Vierge apparaissant à Cantianille lui dit : « Eh bien ! le voilà cet enfant que tu désires voir depuis tant d'années ; embrasse-le donc de nouveau. » Mais elle refusa : il lui inspirait tant d'effroi !.....

La commission de son petit protégé finie, Marie le reconduisit chez ses parents, puis elle revint auprès de Cantianille. « Maintenant, te voilà heureuse, lui dit-elle, tu l'as vu, et tu pourras le voir tant que tu voudras : j'espère que tu ne le repousseras plus » ; et Cantianille le lui promit. Mais un tel bonheur ne pouvait pas rester impuni. Quelques instants après, Ossian arrivait tout furieux, lui faisant les plus violents reproches de ce qu'elle avait bien accueilli ce petit

garnement (c'était ainsi qu'il l'appelait). « Tu ne le reverras jamais, ajouta-t-il, et plus tard, je saurai bien l'empêcher de te sauver. » Puis il la tortura cruellement toute la nuit, aidé en cela par toute sa légion, moins cependant les trois démons paisibles dont nous avons déjà parlé. Ils étaient bien, à la vérité, présents à tous ces supplices, mais sans y prendre part, et même, par moments, ils appelaient les autres, pour les distraire un instant et diminuer les douleurs de leur victime.

Telle fut la première rencontre de Cantianille et de celui que Dieu destinait à la sauver. Ai-je besoin de dire qui était cet enfant? On le devine aisément, cet enfant, c'était moi! Mes parents alors habitaient le hameau dit du Canal, non loin de Cheny, et je commençais mes études sous la direction de mon père. Déjà je manifestais le désir de me faire prêtre; mais mes parents avaient une si haute idée du sacerdoce que, sans m'en détourner, ils n'osaient pas cependant m'y encourager. Mon père désirait bien en secret que j'eusse cette vocation, car s'il n'avait pas été prêtre lui-même, ce n'était que par défaut de santé. Aussi avait-il voulu que je m'appelasse Charles, comme lui, parce que le grand saint de ce nom est le type du prêtre tel qu'il doit être. Néanmoins il n'osait pas me manifester son désir, de peur de m'influencer. D'ailleurs, ma mère avait d'autres vues pour mon avenir. Un seul point sur lequel ils étaient parfaitement d'accord, c'était de m'élever le plus pieusement possible.

Depuis ma naissance, ils remarquaient bien ce que d'autres auraient appelé une espèce de fatalité qui, attachée à mes pas, me faisait rencontrer des dangers partout et souvent même des dangers extraordinaires. Ils remarquaient aussi la manière non moins étonnante dont j'y échappais toujours, mais sans tirer de là aucun présage pour l'avenir, laissant à Dieu ses secrets et se contentant de le remercier, quand il m'avait sauvé de quelque nouveau péril. Ils étaient loin, surtout, de soupçonner les rapports surnaturels établis miraculeusement par lui entre leur enfant et la jeune institutrice de Cheny. Ma mère voyait bien que Mademoiselle R... cherchait à me rencontrer, qu'elle me faisait beaucoup d'accueil, mais assurément ces remarques ne donnèrent lieu, pour elle, à aucune conjecture.

Pauvre Cantianille, elle payait bien cher cette affection qu'elle me témoignait! Venait-elle se promener au hameau que nous habitions? Ossian l'en punissait cruellement. M'avait-elle aperçu? il était furieux. Quand il lui arrivait de me dire quelques mots, sa rage était plus grande encore. Et, en même temps qu'il cherchait ainsi à l'éloigner de moi par la crainte et les souffrances, il essayait de tous les moyens pour me faire perdre ma vocation.

J'avais quitté ma famille à douze ans pour aller en pension à Seignelay. Là, mes idées commencèrent à tourner vers l'Université. Je voulais être professeur, et Cantianille, qui le savait, surnaturellement, en était épouvantée. Le démon lui avait fait connaître les désirs qu'il m'inspirait, et par là il augmentait son désespoir. Car, tout en demandant que je ne fusse pas prêtre, elle en avait cependant un bien vif désir, ou plutôt son âme était en proie aux plus violentes contradictions, craignant de me voir prêtre, parce qu'il lui faudrait me tout avouer, et craignant que je ne le fusse pas, parce que c'était là sa dernière espérance.

Au bout de deux ans, j'entrai au petit séminaire d'Auxerre, en seconde, toujours avec la pensée que je serais professeur, pensée que j'eus encore jusqu'au mois de mai de mon année de rhétorique. Mais à cette époque, par l'intercession de celle à qui je devais tout, mes premières idées me revinrent et je résolus d'entrer au grand séminaire pour y étudier sérieusement ma vocation. J'y entrai en effet au mois d'octobre suivant.

La sainte Vierge l'ayant appris à Cantianille, elle en fut épouvantée. « Le voilà à Sens, je suis perdue! » écrivait-elle à cette époque. « Ossian, à mon secours! Emploie tous les moyens pour lui ravir sa vocation. Envoie-lui une affection assez vive pour le faire renoncer à être prêtre; je te promets que tu ne le regretteras pas. » Et Ossian ajoutait au bas : « J'accepte. Ossian. »

Mais son acceptation ne suffisait pas, il fallait encore la mienne, et ses manœuvres furent cette fois si peu puissantes, que, s'il essaya de m'inspirer cette affection, je ne m'en aperçus pas.

Je restai donc au grand séminaire, et aux vacances suivantes, bien que mon hameau fût de la paroisse de Migennes, différentes circonstances me firent préférer celle de Cheny. Cantianille eut donc le bonheur et l'effroi de me voir revêtu d'une soutane. « Je tremble encore, me disait-elle un jour, quand je pense à l'émotion que j'éprouvai en vous voyant ainsi pour la première fois. C'était dans mon âme un mélange d'affection, de haine, de terreur et de joie, que je ne saurais exprimer! » Et tous ces sentiments, Cantianille ne les éprouvait pas seulement quand elle me voyait, mais c'était presque constamment, soit en pensant à moi, soit en regardant cette sorte d'apparition de moi, que la sainte Vierge lui amenait si souvent depuis une quinzaine d'années; car ces apparitions continuaient toujours. Cantianille me voyait tel que j'étais réellement et me parlait, ou plutôt parlait à cet autre moi, et, bien qu'il ne répondît rien, néanmoins elle lisait en lui les sentiments et les pensées que j'avais réellement.

Comme j'étais très jeune, ce ne fut que six ans après que je fus ordonné prêtre. Pendant ce temps, Cantianille s'était mariée et avait abandonné sa pension. Puis, au bout de quatre mois, différents motifs qui n'ont aucun rapport avec notre récit l'ayant séparée de son mari, elle revint à Cheny la reprendre de nouveau.

Dieu la poursuivait toujours de mille grâces, bien qu'elle y répondît par les mêmes fautes. Sous ce double rapport rien n'était changé dans sa vie. Aussi, écrasée sous un monceau de fautes qui augmentait chaque jour, s'enfonçait-elle dans un désespoir de plus en plus profond, désespoir qui, deux ans avant mon ordination, lui inspirait déjà ces quelques lignes (15 juin 1851) : « Je ne te pardonnerai jamais, Ossian, de laisser cet enfant au séminaire. Est-ce qu'il va être prêtre? Est-ce que je serai forcée de lui dire tout ce que j'ai fait? Jamais, je le jure, je n'y consentirai. Si tu veux mettre cet enfant en rapport avec moi, je te haïrai toute ma vie » (Certes le démon était bien innocent de ces futures relations.)

Puis, quelque temps après (22 juillet), elle écri-

vait encore, mais à Lucifer cette fois : — « Si tu veux, Lucifer, remuer le ciel et l'enfer pour empêcher cet enfant d'être prêtre, je jure... etc., etc. » Heureusement, cette promesse fut aussi inutile que les autres. Je fus ordonné la veille de la Trinité, 1859, et je dis ma première messe le lendemain. Ce jour fut pour elle un jour d'irritation et de souffrances. Elle savait non seulement que je célébrais ma première messe, mais quelles merveilles le bon Dieu voulait bien y opérer en ma faveur ! C'était plus qu'il n'en fallait pour qu'elle fît aux démons de nouvelles promesses. Elle en écrivit donc qui lui furent rendues pl s tard, et que, par là même, je n'ai pas sous les yeux, mais qu'elle se rappelle très bien avoir faites, quoiqu'elle en ait oublié le sens. J'étais donc prêtre, et, à la fin du mois d'août, je fus vicaire à la cathédrale d'Auxerre.

CHAPITRE SIXIÈME

Peut-être, en lisant les pages précédentes, plus d'une personne s'est-elle demandé, avec effroi, quelle direction pouvait donner à des enfants une institutrice initiée à une telle société et tourmentée à ce point par les démons ? La meilleure réponse que je puisse faire, c'est que jamais ni ses élèves ni leurs parents n'ont rien pu soupçonner de ce que je viens de raconter, tant elle était loin de leur inculquer les principes qu'on pourrait supposer. Bien des fois, il est vrai, le démon aurait voulu abuser de sa position d'institutrice pour le mal de ses élèves ; mais, sous ce rapport, elle ne lui a jamais cédé, malgré les tortures qu'il employait pour l'y contraindre. Elle connaissait trop les douleurs du mal pour les y exposer. Au contraire, elle profitait le plus possible, pour leur bien, de sa triste expérience ; sachant, par exemple, qu'à l'égard des enfants, rien n'est plus funeste qu'une sévérité mal entendue, qui remarque tout et ne pardonne rien, et, pour éloigner du mal, s'efforce toujours d'en exagérer la gravité, elle s'ingéniait à s'attirer leur affection, afin d'ouvrir leur cœur et d'en connaître tous les secrets. Et quand elle voyait dans l'une ou dans l'autre le germe de quelque passion mauvaise, au lieu de l'irriter ou de la décourager par des reproches, elle l'amenait doucement, et presque à son insu, à l'étouffer elle-même. En un mot, elle traitait ses enfants comme la sainte Vierge l'avait traitée, avec cette bonté qui veut faire le bien et sait le bien faire.

Mais c'était surtout à l'époque de leur première communion qu'elle redoublait de zèle envers elles. J'en suis sûr, celles qui l'ont entendue dans ces circonstances se rappellent encore les exhortations qu'elle leur adressait, et les émotions qui s'épanchaient dans leur jeune âme, de l'âme de leur bonne maîtresse, si profondément émue par tant de douloureux souvenirs !...

Qu'on se tranquillise donc ; sans avoir jamais souffert de ses relations avec les démons, ses élèves ont gagné bien souvent à ses relations avec le ciel ; car, outre les lumières dont elle avait besoin pour les bien connaître et les bien diriger, elle y puisait encore les connaissances nécessaires pour les bien instruire, surtout de leurs devoirs religieux. Aussi, dès l'âge de dix-sept ans, recevait-elle, comme institutrice religieuse, les compliments les plus flatteurs.

Plusieurs prêtres déjà remarquaient, avec surprise, ses connaissances théologiques. Elle paraissait trouver tout naturellement les réponses à une foule d'objections très sérieuses et ne pas même en soupçonner les difficultés. C'est qu'en effet, elle puisait les réponses à la source même de toute lumière.

Cantianille, cependant, n'était pas sans détracteurs, loin de là. En même temps que ses qualités lui attiraient de vives sympathies, les défauts de ses qualités et ses autres défauts suscitaient contre elle des antipathies non moins vives. Exaltée par les uns, décriée par les autres, tantôt luttant avec le maire, tantôt avec le curé, quelquefois avec tous deux en même temps, elle fut plusieurs fois dénoncée à la Préfecture et à l'Archevêché, et l'objet, par là même, de plus d'un différend entre ces deux autorités.

De ces différends, que je n'ai pas à juger ici, elle sortit toujours victorieuse, et ses victoires, on le comprend, loin d'apaiser les animosités, les accrurent au contraire. Aussi, était-elle, pendant les dernières années de son séjour à Cheny, fort mal vue de quelques prêtres et des personnes qui les fréquentaient.

La pauvre femme, on l'aurait traitée avec bien plus de charité, si on eût pu soupçonner ce qu'elle souffrait, sous l'empire de si effroyables tyrans, et surtout sous le poids écrasant de tant de fautes dont elle n'osait pas se confesser. Car cette peine était bien pour elle la plus grande de toutes ! Que d'efforts ne faisait-elle pas pour décharger sa conscience ? Bien qu'elle connût le prêtre auquel Dieu voulait qu'elle fît ses aveux complets, comme elle l'avait vu tout enfant, elle désirait vivement et parfois même elle espérait faire à un autre une bonne confession.

Et, dans cet espoir, elle en cherchait constamment les moyens. Mais, arrivée au confessionnal elle s'arrêtait toujours comme devant un insurmontable obstacle et remettait à plus tard ce qu'elle trouvait trop difficile pour le présent. Un jour entre autres, elle fit à pied, dans ce but, le trajet de Cheny à Brienon (8 kilomètres). N'ayant pu se confesser dans cette ville, elle revint à Tesnou, puis à Migounes, et, le soir, elle rentrait chez elle, désolée, désespérée ! Pendant les vacances, à Paris ou ailleurs, elle renouvelait ses tentatives. Une année même, elle alla trouver M. Viannay, le saint et célèbre curé d'Ars ; mais toujours inutilement, car ce prêtre, ayant vu pour ainsi dire les besoins de son âme, lui faisait signe d'approcher pour qu'il la confessât elle refusa et s'enfuit.

Désolée par tant d'efforts inutiles, elle vint enfin se mettre, à Auxerre, sous la direction d'un pieux et bien zélé prêtre de la cathédrale dont j'allais devenir le confrère et qui par sa bonté l'aurait bien certainement tirée de son malheureux état, si, pour montrer sa puissance, Dieu n'eût réservé ce succès à un autre moins capable et moins digne.

Elle se confessait donc à lui depuis un an, lorsque je fus nommé vicaire à Auxerre. Ma nomination la bouleversa, rien ne pouvait donc arrêter la main toute-puissante qui la poussait vers moi. Les promesses de la sainte Vierge étaient réalisées, les efforts du démon contre ma vocation complètement vaincus ! J'étais prêtre et attaché à la même église que son confesseur : nos confessionnaux se touchaient presque, et, lorsqu'elle venait à celui de mon confrère, elle

pensait, malgré elle, qu'elle n'y viendrait pas longtemps. Sa bonne mère, du reste, la pressait vivement de s'adresser à moi. « Tu sais bien, lui répétait-elle, que tu ne diras pas tout à M. B... Va donc auprès de ton frère, il faudra bien que tu t'y décides un jour ou l'autre »; et Cantianille se révoltait, protestant toujours qu'elle ne se confesserait jamais à cet enfant, à cet orgueilleux. Que ne disait-elle pas?... Ce qui ne l'empêchait pas, néanmoins, de se placer souvent en face de mon confessionnal, feignant de le prendre pour celui de mon confrère, et se figurant là, par avance, avec terreur et avec joie, l'époque où elle y viendrait réellement.

Ce que la sainte Vierge lui demandait surtout à cette époque, c'était de quitter Cheny pour s'établir à Auxerre, malgré le grand nombre et la réputation bien méritée des pensions qui s'y trouvaient. « A quoi bon, lui répondait Cantianille, puisque je ne veux pas me confesser à lui ; laisse-moi tranquille ; ne me parle jamais de cet orgueilleux-là ; je ne veux pas le voir. Et, d'ailleurs, ma mère ne le voudrait pas... si je ne l'avais plus... »

En effet, outre la répulsion qu'elle éprouvait pour moi, elle était encore retenue à Cheny par sa mère, qu'elle avait toujours gardée chez elle et dont elle soignait la vieillesse avec la plus vive affection.

(A suivre) L. Thorey.

A TRAVERS LES REVUES

Clichés fluidiques colorés. — Le *Messager*, de Liège, publie sous ce titre un intéressant article du commandant Tegrad, dont voici l'essentiel :

La lumière blanche est composée des sept faisceaux du spectre solaire.

Elle passe à travers les corps appelés transparents tels que le verre. Mais les rayons X ne traversent pas le verre, tandis qu'ils traversent d'autres corps dits opaques.

Donc le verre est opaque vis-à-vis des rayons X, tandis que des corps opaques leur sont transparents. Par conséquent, les corps ne sont transparents que par rapport à la lumière qui les traverse.

Les vibrations lumineuses vont en croissant du rouge au violet et elles sont mesurées en vitesse et en grandeur.

Les différents faisceaux ne sont pas colorés ; ils produisent seulement des sensations sur notre œil selon leur nature, vitesse et longueur d'onde, sensations que nous appelons violet, indigo, etc.

Les corps opaques se voient par réflexion.

Les transparents par transmission.

Les translucides participent des deux derniers.

Une feuille de chêne n'est pas verte ; elle arrête et réfléchit les rayons verts, absorbant les autres. Le faisceau, lui-même, comme nous l'avons dit, n'est pas vert. Ce sont les vibrations en quantité et longueur qui produisent, sur notre œil, une sensation particulière appelée vert.

Le Daltonisme nous prouve qu'une autre organisation de l'œil fait voir différemment, c'est-à-dire une autre couleur que celle que tout le monde voit; et on fait passer des examens de vision aux employés des chemins de fer.

La feuille, pas plus que la lumière, n'est colorée. Car cette même feuille verte, mise sous le faisceau rouge ou jaune, deviendra rouge ou jaune à notre vue parce qu'elle n'aura que la faculté de réfléchir l'une ou l'autre de ces couleurs. Le vert aura complètement disparu, il n'existera plus.

L'agrégation moléculaire d'un corps transparent, dans son intime tissu, donne seule, par transmission, la sensation du faisceau qui la traverse.

Donc le phénomène qui existe pour la transmission est analogue à celui de la réflexion, l'un arrêtant, l'autre laissant passer certains faisceaux à cause de leur arrangement moléculaire.

Or, la gélatine au bromure d'argent est particulièrement apte à former des agrégats selon la lumière qu'elle reçoit. On ne s'en est servi, jusqu'à nos jours, que pour enregistrer la lumière blanche, et les plaques n'ont porté que l'empreinte de cette lumière, allant du blanc au noir en suivant toutes les gradations de la pleine lumière à l'absence de lumière. En faisant subir à une plaque photographique une lumière encore inconnue, ou du moins insuffisamment analysée, l'agrégation des molécules de la gélatine devient autre.

Fixée dans l'hyposulfite, cette agrégation se conserve.

Or, de nouvelles vibrations, non semblables à la lumière ordinaire, produites par le magnétisme humain, ont formé des agrégats dans la gélatine qui ne lui étaient pas habituels.

Elle ne fait que rendre ce qu'on lui a donné en se montrant sous d'autres aspects et en donnant des couleurs.

Les médiums voyants aperçoivent des effluves colorés s'échapper des doigts de certaines personnes.

Sont-ce ces rayons que l'on pourrait fixer?

Mme Agullana, médium très connu à Bordeaux, me disait à l'avance les couleurs qu'elle allait voir sur une plaque qu'elle faisait en ma présence, parce que ses doigts émettaient cette couleur. Après fixage de la plaque, c'était comme elle avait dit. Des expériences, lançant tel ou tel faisceau coloré sur une plaque, ont-elles été faites? Je ne sais?

En tout cas, j'ai produit des clichés de toutes les couleurs, soit en touchant la plaque côté verre, soit côté gélatine, soit à distance dans le bain révélateur; et même à sec, influençant la plaque par le front.

Certaines fois, chaque doigt à une couleur différente. Quand je produis de la couleur, j'obtiens peu ou point d'effluves noirs.

Certaines fois, je mets une pièce de 5 francs sous la gélatine et je magnétise côté verre, et c'est l'empreinte de la pièce qui est colorée et bien gravée.

D'autres fois, en faisant la même chose, l'empreinte de la pièce est blanche et la plaque colorée.

Le fluide est capricieux comme l'électricié; on ne peut formuler de loi; celle qu'on formule la veille est détruite le lendemain.

On trouvera certainement des plaques plus aptes que celles de la photographie ordinaire à traduire et à conserver les graphies du magnétisme humain.

Le Gérant : Gaston Mery.

Impr. Jean Gainche, 15, r. de Verneuil. Paris.
Téléphone 215-10.